

Nouveautés

Number 17, February 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56842ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1975). Nouveautés. *Québec français*, (17), 6–10.



LINGUISTIQUE

comment s'initier à la linguistique ?

1. Les types de phrases, 2. Les constituants de la phrase, 3. La représentation graphique de la phrase, 4. Les transformations de phrases, 5. Les combinaisons de phrases.

Françoise DUBOIS-CHARLIER et Danielle LEEMAN

Larousse, 1974, 5 livrets de 64 p.

Ces cinq livrets exposent, dans leurs grandes lignes, l'essentiel des principes de base qui guident les analyses linguistiques modernes. Ils sont accompagnés par une série de six films (*Initiation à la linguistique*) dont ils reproduisent intégralement les textes. L'exposé est extrêmement clair et nettement didactique. Chaque fascicule contient des exercices et leur corrigé. Les auteurs s'adressent à l'étudiant ou au maître en exercice désireux de se familiariser avec le jargon des linguistes et les formes actuelles d'analyse de la phrase. (C.V.)

le mot du jour

Louis-Paul BÉGUIN

Office de la langue française, 1974.

Louis-Paul Béguin possède la patience de porter chaque jour la croix de parler français au Québec. Ses *Mots* parus dans le *Nouvelliste* pendant deux ans témoignent de son attachement à la langue correcte qui doit, selon son expression, rester «précise, naturelle et claire». L'Office de la langue française reconnaît son mérite en publiant plusieurs de ses brèves chroniques. (A.G.)

ESSAIS

Journal d'un inquisiteur

Gilles LECLERC

Éditions du Jour, Montréal, 1974.

Voilà une réédition depuis longtemps attendue de ce livre majeur de l'année 1960. Gilles Leclerc n'est pas sans rappeler la colère engagée d'un Arthur Buies. L'auteur avoue qu'il dut écrire cet ouvrage, longue vocifération dans un monde étouffé, parce que le romancier qu'il aurait voulu être ne reçut jamais le feu vert d'un éditeur, mais cela, pour des raisons morales qui n'ont rien à voir avec l'oeuvre d'art. Un peu comme Miron engagé dans le non-poème, renonçant à l'écriture pour préparer la voie à l'écriture, Gilles Leclerc entreprend le travail

de la dénonciation afin de permettre à d'autres d'être accueillis. Il va sans dire que cette démarche est frustrante pour l'auteur qui doit sacrifier son oeuvre, du moins Gilles Leclerc le voit ainsi. Mais il n'est pas sûr que cette renonciation écrite de l'oeuvre ne soit pas une authentique oeuvre en elle-même. Comme Miron poète dans le non-poème, Leclerc restera l'un des essayistes remarquables des récentes années. Il n'a ni l'humour du frère Untel — non, Leclerc n'a pas envie de rire — ni la sérénité un peu absente du Lemoine des *Convergences* (car les trois ouvrages sont de 1960). Gilles Leclerc, scalpel en mains, tranche dans la chair (abolie) de cette société césaropapiste. Cette collusion des pouvoirs qui évoque le temps de l'inquisition réussit à maintenir un peuple dans l'insignifiance. Chez ce peuple, la soumission est la vertu de l'abdication de l'intelligence. Et Gilles Leclerc de se demander si nous ne sommes pas un peuple suicidaire. Notre lucidité tardive est-elle celle de l'agonie (p. 100)? Dans sa belle présentation centrée sur l'oeuvre-essai (sur l'oeuvre en tant qu'essai et sur l'essai en tant qu'oeuvre), Jean Marcel écrit: *Le Journal d'un inquisiteur est le NON le plus global qui ait jamais été proféré à la face non seulement du Québec comme pays, mais aussi de ses assises historiques et spirituelles. Il est en même temps le OUI le plus magnanime aux puissances de l'invention et de la création* (p. 27).

Peut-être des lecteurs seront-ils découragés par le pessimisme (constructif) du *Journal*. Moi pas. Car, Gilles Leclerc, à mon sens, dénonce une société dont les racines ne dépassent pas beaucoup l'année 1860. L'ultramontanisme est une victoire éphémère du clergé (que Leclerc ménage bien trop gentiment). On est porté à oublier qu'entre 1820 et 1850, nous avons failli être libres, n'eût été la collusion du clergé avec le pouvoir anglais. Gilles Leclerc n'en est que plus fort d'avoir vomi sur tout un siècle de mépris de l'intelligence. Et je le cite en lui rendant hommage: *Seuls les quelques hommes libres, littéralement rescapés de la mythologie, pourront jamais ressentir au plus profond de leur chair et de leur âme l'atroce injure de ne plus pouvoir être français, les seuls à boire la honte de la dissolution jusqu'à la lie et les seuls aussi à y perdre quelque chose* (p. 101).

Ne sont pas de ces quelques hommes les «grands cocus» qui ont lâché le «bill» 22 sur nous! (A.G.)

imaginaire social et littérature

Jean-Charles FALARDEAU

Hurtubise HMM, Montréal, 1974, 152 p.

Ce nouveau livre de Jean-Charles Falardeau est en réalité un recueil des textes les plus importants qu'il ait écrits sur la littérature et

la société. Il a le mérite incontestable de rapprocher dans l'unité d'une même perspective des articles déjà publiés ailleurs. La première partie, intitulée «Domaine québécois», comprend deux articles, l'un «Sur quelques critiques de notre littérature», où il dégage les qualités et les faiblesses de la critique de Gilles Marcotte, Pierre de Grandpré, Jean-Louis Major, Réjean Robidoux et André Renaud; l'autre sur «L'évolution du héros dans le roman québécois.» Ces deux textes fondamentaux valaient d'être reproduits, mais méritaient encore plus d'être développés, à cause de la richesse de leur contenu. Il en va de même des solides articles qui composent la deuxième partie, dans laquelle l'auteur présente sa «Problématique d'une sociologie du roman». Dans la dernière partie, Jean-Charles Falardeau tente une incursion dans le monde du merveilleux, à la suite de Bachelard, Breton et Todorov. L'ensemble de ce recueil, très cohérent mais trop bref, nous révèle un sociologue qui a la passion de la littérature, mais qui l'examine sans passion et avec lucidité. (G.D.)

robert charlebois déchiffré

Claude GAGNON

Leméac, 1974, 233 p.

Charlebois est décidément un personnage qui fascine biographes et exégètes. Après l'étude psychologique de Benoît l'Herbier (*Charlebois Qui es-tu?*), après l'approche socio-culturelle de Lucien Rioux (parue chez Seghers), voici une sorte de commentaire élaboré à partir d'objets produits par Charlebois. La démarche qu'a suivie Claude Gagnon est celle de la méthode paranoïaque-critique professée par Salvador Dalí. Au fil des commentaires et des textes — chansons, auto-entrevue, réponse au questionnaire Proust — on voit mieux se dessiner ce personnage énigmatique qui est à la fois «troubadour et bateleur, poète et travesti». (C.V.)

... et je suis resté au Québec

Pierre DAGENAI

La Presse, Montréal, 1974, 204 p. (\$4.75)

Enfant prodige du théâtre, auteur acclamé, fondateur de troupe, metteur en scène, réalisateur de la télévision, auteur dramatique, conteur, pamphlétaire, romancier, Pierre Dagenais a, selon son expression, «sombrié dans un glorieux passé». Injustement! Lâchement abandonné par «les trois Conseils des Arts qui gaspillent l'argent des contribuables», écrit-il.

Dans ce récit empreint de simplicité et de sincérité, l'auteur raconte ses jeunes années, ses débuts à la scène, ses premiers succès, puis, son ascension rapide, d'abord comme acteur professionnel et ensuite comme directeur de l'Équipe, ses amitiés avec des artistes célèbres: Nini Durand, Janine Sutto, Huguette Oigny, Muriel Guilbeault, Jean-Pierre Masson, Paul Dupuis, François Bertrand, et enfin... son déclin.

Recueil de souvenirs d'un homme passionné pour le théâtre, ... *et je suis resté au Québec* est en même temps une chronique de la vie théâtrale à Montréal, de 1930 à 1945. (A.B.)

pour la révolution, pour la poésie

René DEPESTRE

Leméac, 1974, 277 p.

Par une coïncidence, un de ces hasards objectifs (mais y a-t-il vraiment un hasard objectif?), *Pour la révolution, pour la poésie* paraît presque en même temps que *Et je suis resté au Québec* de Pierre Dagenais. Entre la condition d'exilé de l'intérieur de Pierre Dagenais et celle de l'exilé René Depestre, les analogies sont frappantes. Depestre passe en revue la nécessité d'une nouvelle identité pour Haïti (chap. 1) et recherche les fondements de cette identité (chap. 4), en procédant à une nouvelle analyse de l'Histoire d'Haïti et notamment d'une des idéologies qui y ont joué, à une époque récente, un rôle de premier plan: l'idéologie de la négritude (chap. 3). Le portrait contrasté qu'il trace de deux écrivains antillais: Aimé Césaire (Martinique) (chap. 7), et Jacques Stephen Alexis (Haïti) (chap. 8), d'un héros du Tiers-Monde: Ho Chi Minh (chap. 3) et de deux écrivains français: André Breton (chap. 9) et Paul Eluard (chap. 10) lui permet d'aboutir à des considérations sur l'intellectuel révolutionnaire et ses responsabilités envers le Tiers-Monde (chap. 5) qui sont en somme la conclusion de cet essai.

S'il était permis ici de résumer la conclusion de cet essai dont il faut souligner la richesse de pensée, les perspectives originales et surtout la justesse de la démarche, je dirais que la responsabilité première de cet intellectuel révolutionnaire est de réécrire l'Histoire de son pays, et pour commencer sur le papier; de donner une image du pays qui permette de se défaire du masque que lui-même et ses concitoyens ont été forcés jusqu'à présent de porter. Et c'est ce dont René Depestre nous offre un exemple. (Maximilien Laroche)

NOUVELLES

le manteau de ruben dario

Jean ÉTHIER-BLAIS

L'Arbre, H.M.H., Montréal, 1974.

Trois nouvelles de Jean Éthier-Blais. L'auteur de *Mater Europa* y fait vivre des personnages qui achoppent dans l'Amérique et dans leur époque. C'est toujours, on le sent, la fascination des vieux pays, la difficulté de vivre ici. Montréal est à peine habitée et la nuit, il vaut mieux ne pas y circuler tellement c'est froid pour le cœur. (19) A-t-on remarqué ce passage où l'on présente «l'homme du Québec, cet animal hybride, avec son mélange de douceur et de désespoir»? (69) Homme «châtré» dit le texte — et que d'impuissance chez ces personnages à la sexualité équivoque — peuple fatalement «traître et cruel» dans la «tristesse d'une toundra sans histoire». (70) Personnages mal accordés avec leur temps: ils ont du raffinement et de la classe. «Sale race de lâches!» dit encore la psychiatre Lucienne Sauvageau. «Oui, de la politique, bien sûr, des cris, des hurlements dans la nuit des pauvres, mais pour le reste rien! Ni lettres, ni musique, ni beaux enfants qui vous regardent avec de grands yeux, ni animaux.» (67) Bref, les personnages du *Manteau de Ruben Dario* (dans le conte *En noir et blanc*) ne rapprochent-ils pas un peu le Blais écrivain du critique qui écrivait un jour à propos de Joseph Marmette: «S'appeler Joseph Marmette, c'était déjà bien mal commencer sa vie» (dans le *Devoir*, 9 novembre 1968)? Des récits émouvants, au style souvent précieux, où dominent étrangement, dans le jeu de l'amour impossible, la tristesse et la cruauté. Récits d'un double exilé dans l'Amérique et dans un siècle de marchands. (A.G.)

la femme cachée

Colette

Gallimard, Coll. Folio, 1974, 189 p.

Vingt-deux nouvelles où Colette promène son regard fugitif, pénétrant et souriant, sur l'univers intime des femmes et la condition amoureuse. (C.V.)

fiction

Jorge Luis BORGES

Gallimard, Coll. Folio, 1974, 184 p.

Voici enfin édité en collection de poche un des meilleurs livres de Borges! Quinze contes, quinze récits étranges où le fantastique est d'autant plus envoûtant qu'il prend généralement l'apparence innocente d'une étude minutieusement détaillée, accompa-

gnée de références impressionnantes à des ouvrages très savants — parfois inexistantes. Le lecteur est entraîné, sournoisement, dans un univers qui a la rigueur et la fascination d'un labyrinthe. (C.V.)

ROMANS

une chaîne dans le parc

André LANGEVIN

Le Cercle du livre de France, 1974.

C'est Langevin, si discret, du moins jusqu'à la deuxième querelle du Goncourt (la première eut lieu en 1949 avec *Mathieu* de Françoise Loranger), c'est Langevin qui sous la fiction se raconte, s'exprime et en quelque sorte se livre tout entier comme homme et comme écrivain. Étrangement, ce roman langevinien évoque pour moi le si attachant Michel del Castillo. Langevin, comme l'écrivain espagnol, nous fait ses aveux jusqu'alors interdits. En racontant l'enfance et l'orphelinage, Langevin éclaire toute son œuvre antérieure. On sent très bien que Pierrot pourrait devenir et Jean Cherteffe, et Alain Dubois et Pierre Dupas et David ou Antoine, tous personnages des quatre premiers romans de Langevin. Une même tendresse les rassemble, une même quête de la vie, une même recherche de communion avec les autres. Tous n'ont-ils pas été orphelins, tous n'ont-ils pas senti peser sur eux le regard extérieur qui les juge et les expulse, tous n'ont-ils pas cette vision du monde qui les porte au-delà du réel? En racontant l'intense semaine d'un Pierrot de huit ans dans l'Est de Montréal de 1944. Langevin-écrivain donne la parole terrible à de jeunes marginaux qui sont d'une lucidité précoce. C'est Jean-le-Maigre, David Sterne ou Bérénice Einberg des années noires. Sous l'oeil d'une institutrice touchée et révoltée par le Montréal de Saint-Henri (*Bonheur d'occasion*), il y avait ces enfants qui la regardaient passer et dont la voix éclate dans *Une chaîne dans le parc*. Pierrot, le précoce, a joué toute son enfance en une semaine. Le voilà étrangement prêt à vivre, dans la recherche de la compréhension, sa vie d'homme qu'il projette déjà dans son imaginaire libérateur. Un enfant est mort enchaîné dans le parc — oui parqué — d'un monde mesquin que le Rat, MamanPouf et PapaPouf sauvent sans le savoir. Comme le dit si bien le poète Brault: «Mon pays scalpé de sa jeunesse / Mon pays né dans l'orphelinat de la neige / Mon pays sans maisons ni légendes où bercer ses enfances / Mon pays s'invente des ballades et s'endort l'œil tourné vers des amours étrangères. (André Gaulin)

paulina 1880

Pierre Jean JOUVE
Gallimard, Coll. Folio, 1974, 245 p.

Au rythme de la prose hachée et fulgurante de Pierre Jean Jouve, une fascinante descente dans l'âme tourmentée de Paulina que la culpabilité enferme entre l'amour et le mysticisme. Cinquante ans après sa première édition ce roman n'a rien perdu de sa puissance poétique. (C.V.)

profil de l'original

Andrée MAILLET
L'Hexagone, Montréal, 1974.

L'Hexagone édite ce roman paru en 1953. Ceux qui ne connaîtraient pas l'œuvre d'Andrée Maillet pourraient fort bien l'aborder par ce roman-contes étonnant. Résisté dans son époque, d'une écriture baroque qui rappelle à la fois les conteurs populaires tout autant que l'automatiste Gauthier, ce roman apparaît comme l'annonce de la poésie de l'enracinement, le comique d'un Jacques Ferron, l'univers langevinien de *l'Élan d'Amérique*. Il prélude à la destruction des tabous d'un peuple messianique: sous tous ses déguisements qui ne sont pas sans évoquer le travestissement du monde de Michel Tremblay, Paul Bar recherche son enracinement dans le pays. Une œuvre d'avant son temps présentée avec justesse par Gilles Marcotte. Et aussi amusante que Rabelais ou Antonine Maillet, cette autre Maillet d'Amérique française. (A.G.)

sainte-adèle la vaisselle

Claude JASMIN
La Presse, Montréal, 1974, 132 p. (\$3.50)

Après avoir évoqué le monde de son enfance dans *la Petite patrie* et celui de son adolescence dans *Pointe-Calumet boogie-woogie*, Claude Jasmin se remémore dans *Sainte-Adèle la vaisselle* une année de déceptions: en 1951, jeune chômeur diplômé de l'école des Beaux-Arts, il se retrouve «plongeur» à l'hôtel Chanteclerc de Sainte-Adèle et rêve d'un actif centre d'art — surtout d'un four — où il pourra faire valoir ses talents d'artisan créateur. Gravitent autour de lui Riopelle, Borduas, Gauthier, signataires du manifeste du *Refus global* (1948), Hertel, Pellan, Grignon, la fuyante Suzanne, l'excitante Mado, l'absente Louise et la belle Maria. Détruits rêves et illusions! Écroulés frêles châteaux en Espagne! Pénible apprentissage de la vie à vingt ans! Décevante réalité! (A.B.)

conrad l'imaginaire

Eric MARTEL
La Presse, Montréal, 1974, 182 p.

Ces «variations structuralo-fantastiques sur un thème de Dostoïevsky» conduisent le lecteur sur deux plans, le réel et l'imaginaire, qui sans cesse se superposent et se confondent, pour sa plus grande confusion... Le héros lui-même passe par les états successifs du schizophrène, du diable (ou n'est-il pas un ange?) et du dieu. Conrad ne veut pas être normal, car sa vie serait insignifiante. Aussi nous entraîne-t-il dans les dédales des plus obscures métempsychose, à la recherche irrésistible d'un âge mystique, qui constituera sa véritable libération. Les adeptes du Zen trouveront à ce roman (?) un intérêt certain, malgré (et à cause de) ces rêves désarticulés. (G.D.)

lazare

André MALRAUX
Gallimard, N.R.F., 1974, 253 p.

Malraux médite sur la mort, la souffrance et cette irrépressible fraternité qui peut réunir des hommes, au-delà de la guerre, contre une horreur inhumaine. Cette méditation est d'autant plus poignante qu'elle vient d'un homme couché sur un lit d'hôpital et réduit à l'humble condition des malades. (C.V.)

le bachelier

Jules VALLÈS
Gallimard, Coll. Folio, 1974, 532 p.

Une réédition qui arrive à point nommé. Les spécialistes du XIX^e siècle vont certes se réjouir de ce que Vallès revienne quelque peu de cet oubli inexplicable où on l'a trop longtemps tenu. Car si on ne lit plus guère aujourd'hui *L'Enfant* ni *Le Bachelier*, on a bien tort.

Vallès a été polémiste fort redoutable, et il est plus que possible que le journaliste, malgré son talent, ait nui dans le jugement des contemporains. Certains ne lui pardonnèrent point d'être toujours en lutte avec le gouvernement, de participer à la Commune et précisément de collaborer à un journal socialiste.

Le Bachelier se donne comme le livre d'un échec et d'un refus. Mais on ne saurait réduire l'œuvre à un simple bilan d'une adolescence et à un règlement de compte avec ce qu'il y a de désespérant et d'injuste dans une société. C'est d'ailleurs à lever ce jugement hâtif que s'applique Michel Tournier dans une préface de très bonne venue.

Il faut savoir gré aussi à Jean-Louis Lallanne de sa notice et des notes fort précieuses en fin de parcours. Et le compte

rendu de Jean Richepin dans le *Gil Blas* du 1^{er} juin 1881 que nous pouvons lire tout à la fin de la présente édition n'est pas sans constituer un apport appréciable.

Nous emprunterons d'ailleurs à cette analyse un paragraphe qui ramasse on ne peut mieux l'essentiel de l'ouvrage:

«C'est d'abord, l'histoire d'un bachelier, l'autobiographie d'un jeune homme lancé sur le pavé de Paris avec ses illusions, ses ambitions de la vingtième année, l'orgueil de sa valeur surfaite par les succès de collège, l'inutilité pratique de sa demi-science, et ses luttes et ses déboires dans ce rude combat de la vie, où il a pour tout viatique un diplôme de peau d'âne sur lequel il ne peut seulement pas battre la charge comme sur la peau d'âne d'un tambour. C'est en même temps, et surtout, un plaidoyer contre l'enseignement universitaire, contre cette éducation étrange qui donne des aptitudes, des goûts, des aspirations de dilettantes et d'oisifs à des gens obligés de gagner tout de suite leur pain, coûte que coûte.»

Après cela il n'est que de relire *Le Bachelier!* (Jean-Marie Pepin)

neige noire

Hubert AQUIN
La Presse, 1974, 254 p., (\$5.50)

La place nous manque pour parler ici de cet important roman d'Hubert Aquin. Nous y reviendrons dans le prochain numéro.

le garçon au cerf-volant

Monique CORRIVEAU
Fides, Montréal, 1974, 137 p., (*Collection du Goéland*) (\$3.95)

Au cours des vacances, Nathalie Dugas se lie d'amitié avec Arnauld Colin, «le garçon au cerf-volant» qui, depuis son arrivée à Brunante, provoque méfiance et antipathie. Car, dans ce village perdu sur la rive nord du Saint-Laurent, les racontars sur son père vont bon train. Pourtant, Norbert Colin n'est pas un criminel. Réfugié dans un chalet, peu attentif à la présence de son fils, il noie son chagrin dans l'écriture d'une pièce de théâtre.

Un jour, en confectionnant un cerf-volant, Arnauld retrouve le manuscrit du «roman heureux» qu'on croyait détruit depuis longtemps. Il reconstitue le texte qui évoque le bonheur d'une famille, la sienne, avant la mort tragique de sa mère. Il projette de le faire éditer à Québec, à l'insu de son père.

D'une présentation impeccable, ce roman émouvant de Monique Corriveau, le premier de la collection du Goéland, est écrit dans une langue sobre, toute imprégnée de poésie. Les jeunes se laisseront prendre par la tendresse d'un gamin pour son père et par ses tentatives pour le ramener à la vie. (A.B.)

THÉÂTRE

L'Impromptu de Québec ou le testament

Marcel DUBÉ

Présentation de Robert Saint-Amour
Leméac, Montréal, 1974, 201 p.

Première comédie de Marcel Dubé, *l'Impromptu de Québec ou le Testament* s'inspire du *Légataire universel* de Jean-François Regnard. L'action se déroule dans un milieu bourgeois de Québec et s'étend sur trois ans, de 1928 à 1930. Au cours des quatre tableaux, agrémentés de chansons, précédés d'un préambule et suivis de deux finales, l'on assiste aux manœuvres de certains personnages peu scrupuleux pour mettre le grappin sur la fortune de Jérôme Dessureaux, millionnaire de la rue Grande-Allée, qui, à son enterrement, « se dresse dans son cercueil de bronze, remercie les gens de l'avoir inhumé avec ses lunettes [de là-haut, elles lui seront indispensables pour lire le fond des âmes de ceux qui restent] et, sur un ton grinçant, jette la malédiction sur l'assistance. »

Comédie originale qu'il faut lire pour se remémorer « les préjugés d'une certaine époque de notre histoire québécoise ». Et pour la belle présentation de Robert Saint-Amour. (A.B.)

cérémonial funèbre sur le corps de Jean-Olivier Chénier

Jean-Robert RÉMILLARD

Leméac, Montréal, 1974, 121 p.

Cette pièce, créée le 10 mai 1974 par des étudiants du Collège Lionel-Groulx, reconstitue un tableau vivant de ce que furent les dernières heures et la mort de Jean-Olivier Chénier. L'action se déroule à Saint-Eustache, le 14 décembre 1837. Le décor fondamental est une salle de l'auberge Addison, où, sur un comptoir-bar, on a déposé le corps quasi nu de Chénier I. Autour de ce cadavre, des personnages bien vivants, y compris Chénier II, racontent ou revivent sous nos yeux les événements mémorables de cette longue journée du 14 décembre, où furent défaits les patriotes de Saint-Eustache.

L'action s'échelonne sur 18 stations marquées de A à R, où alternent les scènes du présent et celles du passé, c'est-à-dire les récitatifs graves du cérémonial funèbre et les dialogues fort vifs de Chénier, de ses proches et de ses adversaires. Après les nobles paroles de la Station A, nous passons sans transition au registre léger de la Station B, où l'on évoque la moutarde — le ketchup — qui monte au visage du curé Paquin et les hommes de ce pays qui font dans leurs culottes. Cette alternance du ton

noble et du ton saugrenu, ainsi que le va-et-vient continu entre des lieux et des temps divers, risquerait de faire éclater l'unité de l'action et l'intérêt de la pièce, si nous n'étions constamment replongés au cœur du drame par l'authenticité et la vérité de nombreux détails historiques relevés par l'auteur. Le flirt du Docteur Chénier avec Joyce Globensky-McTavish, par exemple, n'atténue pas la grandeur du héros, mais lui confère un poids d'humanité qui accentue ici le conflit dramatique. Par contre, faut-il croire que « Par l'hostie » fut l'un des sacres quotidiens du docteur patriote ? Cette question elle-même devient inutile lorsqu'on voit que l'ensemble des stations convergent vers une interrogation unique et importante : quelle fut la signification, quelle fut la portée véritable de cette mort de Chénier ? Cet homme, respirant de santé et d'enthousiasme, a donné sa vie pour un noble idéal, pour la grandeur de sa nation et pour l'indépendance du Bas-Canada. Comme tel, il fut l'un des héros les plus authentiques de notre histoire. Il faudrait voir ce drame joué sur la scène pour en apprécier toute la plénitude. Il s'agit d'une pièce en jaune et noir, comme ces tentures de nos églises aux jours d'enterrement : le noir de la tragédie et le jaune égrillard des clins d'oeil de Rémillard. La gravité du sujet, la façon dont on l'a traité, la qualité de l'écriture font de ce *Cérémonial funèbre* une pièce qui s'impose à l'attention de toute notre collectivité. (Alonzo Le Blanc.)

POÉSIE

l'orchidée-soeur

Gaston LAURION
Aquila, Montréal.

Poésie de feu, de terre, d'eau et de vent qui appelle la vie et toutes les vies. *L'Orchidée-soeur* fleurit dans son imaginaire autonome qui se ressent beaucoup de la glace. La langue y est souvent arrachée et les yeux souvent crevés. Le monde des ombres paraît parfois le plus fort quand le soleil ne réchauffe pas et que le rire devient cruauté. La poésie de Laurion crie d'essayer de vivre et de laisser vivre. (Editions Aquila, 268, av. Jourdain, Roxboro 960, Québec.) (A.G.)

la tranche sidérale/hyperbole

Jean HALLAL

L'Hexagone, Montréal, 1974.

La poésie du froid vertige de la vie sidérale. Pascal effrayé par l'espace infini. Ou le voyage interplanétaire après le coup d'envoi du spermatozoïde. L'univers qui abolit la planète, rend vétuste ou décadent la petite

bille terrestre. Et pourtant la femme comme un soleil portatif. Microcosme ou macrocosme, c'est le poète penché sur le destin de l'homme. (A.G.)

Poing commun, (suivi de) Courir la galipote

Gaétan DOSTIE

L'Hexagone, Montréal, 1974.

Poèmes de révolte et de tendresse, dans la continuité du temps d'ici, avec son octobre 70, la mort de Gouin ou de Gauvreau et la mort quotidienne de « l'insurrection appréhendée ». Les cité-libristes débauchés ont placé la bergerie entre deux gorilles et leurs croix gammées... Mais le poète, à courir la galipote, à sentir le froid de l'os, n'en perd pourtant pas l'espérance d'entailler bientôt les érables. Qu'un peuple ne s'égaré pas « sous la courtrepoinde dure de la terre ». (A.G.)

la trajectoire

Maurice SOUDEYNS

L'Hexagone, Montréal, 1974.

Étranges poèmes où l'auteur joue beaucoup avec les mots, les bouscule, comme la vie moderne le fait avec nous. Trajectoire de la vie, langage gouvrien; c'est l'homme consommé pour qui, pour quoi? Comme le temps: des poèmes beaux et froids. Avec la chaleur de l'absence. Et des panneaux indicateurs de l'homme chronométré. (A.G.)

les eaux conjuguées suivi de la saison éclatée

Jean-Noël PONTBRIAND

Editions Garneau, 1974.

Après le cri (*l'Envers du cri*), le poète s'abandonne aux eaux conjuguées « dans un risque absolu ». Partir pour connaître l'ailleurs d'ici et chavirer plutôt que de jamais voir le séjour des algues. Une poésie simple et sensuelle, vitale et bien enracinée — bellement — dans la saison éclatée de la femme. (A.G.)

HISTOIRE

classes sociales et pouvoir politique au Québec

Rosario BILODEAU/Roger LÉGER
Leméac, Montréal, 1974, 133 p.

Ce livre, au titre alléchant, est constitué principalement des questions et réponses

qui faisaient le fond de trois émissions de la série « Tam Ti Delam » réalisée par Radio-Québec. Ces émissions, qui portaient sur trois grandes périodes de l'histoire du Québec, forment les trois chapitres de l'ouvrage: La Nouvelle-France (1500-1760); Le Bas-Canada (1760-1867); La Province de Québec (1867 à nos jours). Cet ouvrage de vulgarisation, qui n'exclut pas la rigueur scientifique, écrit dans un style aisé et facilement accessible, est accompagné, à la fin de chaque partie de documents choisis puisés à diverses sources. C'est un véritable tour de force des deux coauteurs que d'avoir « couvert » en une aussi mince plaquette un espace de temps aussi considérable. « Il a fallu tailler, émonder, pour ne garder que le tracé essentiel à travers la haute futaie de l'Histoire », affirme Roger Léger dans le Préambule. On sent que les auteurs ne veulent pas seulement raconter l'histoire mais l'interpréter, surtout lorsqu'ils répondent à la dernière question, qui touche à l'avenir du Québec. Souhaitons que ce livre ne soit que l'ébauche d'un ouvrage vraiment substantiel sur notre histoire nationale dont le Ministère de l'éducation vient de rendre l'enseignement obligatoire dans les écoles secondaires. (G.D.)

dialogues avec un sauvage

le baron de LAHONTAN
Leméac/Ed. Sociales, 1974, 173 p.

Le texte d'une conversation imaginaire entre un officier subalterne français dit « libre penseur » et un Amérindien dit « un sauvage de bon sens qui a voyagé » n'intéressait pendant près de trois cents ans que les spécialistes d'ethnographie indienne ou d'histoire de la Nouvelle-France. Récemment, certaines maisons d'édition ont décidé de le mettre à la portée du lecteur d'aujourd'hui.

Les *Dialogues* publiés par Leméac se distinguent nettement des simples réimpressions photographiques du texte ancien. Tirée de l'édition originale parue en 1703, cette version comporte une graphie, ponctuation et mise en page modernisées, en plus d'une longue introduction critique.

Dans ces *Dialogues*, Lahontan reproduit cinq entretiens fictifs entre « l'Auteur » et un « Sauvage » nommé Adario, qui représente Kondiaronk dit Le Rat, chef des Hurons de Michillimakinac. Les dialogues touchent un bon nombre de sujets: la religion, les lois, le bonheur, la médecine, l'amour et le mariage. Lahontan y joue le rôle d'un faible défenseur de la civilisation européenne à l'aube du siècle des lumières. Son interlocuteur indien souligne les incohérences et les contradictions de la vie européenne, de sorte qu'à chaque réplique l'homme « primitif » triomphe sur l'homme « civilisé ». Comme les *Cannibales* de Montaigne ou plus tard les *Persans* de Montes-

quieu, Adario juge sévèrement les moeurs de la France et devient par le fait même un porte-parole des rancœurs de Lahontan à l'égard de ses contemporains.

En attendant une véritable édition critique en langue française de l'œuvre de Lahontan (en préparation actuellement à l'université Laval), ce petit livre fournit des données précieuses sur un auteur pour le moins original dans le XVIII^e siècle littéraire. (Kenneth Landry)

les beaucerons ces insoumis. Petite histoire de la Beauce 1735-1867

Madeleine FERRON, avec la collaboration de Robert Cliche
Hurtubise/HMH, Montréal, 1974, 174 p.

Romancière et conteuse, Madeleine Ferron a délaissé momentanément la fiction pour se mettre à l'écoute des hommes de son coin de pays, les authentiques Beaucerons insoumis, qu'elle aime pour les gestes qu'ils ont posés, pour l'histoire qu'ils ont écrite. Si elle interroge « les textes officiels », c'est pour nous faire goûter davantage la part qu'elle réserve dans son « histoire », celle du peuple, à la tradition orale. Dommage qu'elle néglige les chansons, contes et légendes enfouis dans ces vastes campagnes. Dommage aussi que les éditeurs — c'est pourtant leur métier — n'aient pas fourni à l'auteur l'aide technique nécessaire à l'élaboration d'une bibliographie qui y aurait gagné en clarté et en rigueur. (A.B.)

édouard-raymond fabre, libraire et patriote canadien (1799-1854) contre l'isolement et la sujétion

Jean-Louis ROY
Hurtubise HMH, Montréal, 1974, 220 p.

On a toujours cru que la Conquête avait interrompu les relations culturelles et commerciales entre le Canada et la mère patrie, jusqu'à l'arrivée triomphale de la *Capricieuse* à Québec (1855). Jean-Louis Roy soutient le contraire dans son étude solidement charpentée et richement documentée sur Edouard-Raymond Fabre, libraire qui, par ses nombreux voyages en France, a raffermi « les liens que la colonie avait toujours maintenus avec l'ancienne métropole française ». Eclairage nouveau qui démontre une fois de plus la connaissance limitée que nous avons de notre XIX^e siècle.

L'ouvrage se divise en trois parties et se complète d'une volumineuse bibliographie. L'on s'étonne toutefois de l'absence de certains titres, tels *l'Adresse à tous les électeurs du Bas-Canada* (1827) de Louis-Joseph Papineau et son *Histoire de l'insurrection du Canada, en réfutation du rapport de lord Durham*, publiée à Paris, de la *Réfu-*

tation de l'écrit de Louis-Joseph Papineau (1839), attribuée à Clément-Charles Sabrevois de Bleury, de même que l'étude de Francis-J. Audet, publiée dans les *Cahiers des Dix* (1943) et intitulée *Pierre-Edouard Leclère (1798-1866)*, contemporain de Fabre et chef de police de Montréal, lors de la Rébellion.

Le premier chapitre est consacré à « l'univers personnel » du libraire qui, issu d'une famille paysanne — son père était menuisier — devient, à quatorze ans, commis dans une importante maison d'affaires de Montréal où, pendant neuf ans, il se « familiaris[e] avec les diverses pratiques du commerce, comptabilité, crédit, financement, profit ». En 1821, il fait à Paris son apprentissage de libraire auprès de son beau-frère Hector Bossange, l'ami de Crémazie, le poète plus tard exilé.

Dans la deuxième partie, « l'univers du travail », l'on assiste à la montée sociale du libraire-bourgeois. De retour à Montréal, Fabre ouvre en 1823, rue Saint-Vincent, une librairie « le rendez-vous par excellence de l'élite nationaliste ». Ses relations sont nombreuses et variées; il côtoie Duvernay, Viger, Papineau, Doutre, Perrault, C.-S. Cherrier... Dans la troisième partie, l'auteur l'associe « aux projets à contenu économique du groupe patriote » (fondation de la Banque du Peuple, de la Maison canadienne du Commerce, de la Société Saint-Jean-Baptiste), s'attarde au rôle de Fabre « dans le maintien de la presse dévouée aux intérêts et aux combats patriotiques » et montre la part non négligeable jouée par le libraire, admirateur sans borne de Papineau, dans l'aménagement de Montréal durant « les années décisives ».

Témoin d'une époque importante de l'histoire de notre collectivité, Edouard-Raymond Fabre, père d'Hector, journaliste et chroniqueur, d'Edouard-Charles, premier archevêque de Montréal, et gendre de George-Etienne Cartier, a soutenu avec énergie la lutte de ses concitoyens pour la liberté. Ouvrage sérieux qui arrive à point... puisque bientôt on enseignera l'histoire dans nos écoles! (Aurélien Boivin)

DIVERS

les nuits de montréal

Jacques NORMAND
La Presse, 1974.

Voilà un beau livre pour ceux qui vivent de leur mémoire et qui aiment l'histoire. Un livre où les nuits et la vie artistique de Montréal (et même de Québec) ressuscitent. Avec ce « fou chantant » et buvant à nous qu'est Jacques Normand. Petite histoire, terreau de la gloire! (A.G.)